

Lise Gauvin, Andrée Ferretti, Danny Émond

Michel Lord

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2015). Compte rendu de [Lise Gauvin, Andrée Ferretti, Danny Émond]. *Lettres québécoises*, (159), 43–44.



LISE GAUVIN

Parenthèses

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2015, 130 p., 23 \$.

Fuir, là-bas fuir

Avec son troisième recueil de nouvelles en vingt-cinq ans, on peut dire que Lise Gauvin se montre réservée à ce chapitre, comme si cette activité était une parenthèse chez cette auteure qui a publié plus de vingt ouvrages, surtout des études et des essais, commencés sous l'égide de Giraudoux et poursuivis dans les eaux québécoises de « langagement » québécois (*Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Boréal, 2000), sans parler de sa poésie et de sa collaboration en tant qu'anthologiste avec Gaston Miron (*Écrivains contemporains du Québec*, Seghers, 1989; *l'Hexagone*, 1998). L'œuvre est large, ample, diverse, elle a de l'envergure.

Mais ses nouvelles, quelles parenthèses ! On retrouve dans ce dernier recueil la même plume assurée, acérée, fascinante, qui sait rendre de manière fulgurante les aléas d'une destinée. Il s'agit d'un recueil thématique, mais au sens large, car la variété des motifs est au rendez-vous dans ces « Déplacements », « Arrêts sur image » et autres « Parenthèses ». Ce sont là les titres des trois parties du livre, dont la deuxième section reprend le titre du recueil précédent, *Arrêts sur image* (L'instant même, 2003). Et pour renforcer l'unité de l'ensemble de toutes les nouvelles de Gauvin, les personnages font aussi souvent figure de *Fugitives* (titre de son premier recueil).

Il y a également quelque chose de cyclique, une femme en fuite, la fugitive Amélie, revenant dans plusieurs nouvelles, en plus d'ouvrir et de fermer le tout.

Dans « Mirabel Blues », cette Amélie part pour Paris dans un texte où se jouent en contrepoint les appels aux voyageurs à l'aéroport et les divagations de la voyageuse qui a décidé de s'éloigner d'un certain Philippe, mais la narration insiste pour préciser qu'elle ne fuit pas. Pourtant... Cette éditrice, en mal de trouver un coéditeur parisien à son manuscrit, est plongée et un peu perdue en plein Salon du livre à Paris, dans « Mondanités », la deuxième nouvelle (comme si le recueil se développait telle une suite *romanesque* fragmentée). La dernière nouvelle, « Rue Bernard, un 24 juin », la ramène à Montréal, où elle erre « en spectatrice » (p. 119) au milieu d'une foule disparate, presque étrangère à la fête nationale, mais sans plus : on ne sombre pas ici dans la xénophobie. Elle est plutôt envahie par des images de son passé lointain et récent jusqu'à ce que la chute ultime vienne peut-être redonner un sens à sa vie. Rien n'est certain pourtant. Comme rien ne l'est dans la plupart des nouvelles de Gauvin, qui dédicace son recueil « à Annie Saumont » pour qui la nouvelle est une chose à s'approprier : « Et il faut parfois inventer soi-même la fin, car elle est restée en suspens » (épigraphe de Saumont, p. 9).

La dérive de la narratrice-journaliste joue sur cette idée. En croisière sur le Saint-Laurent, dans « La croisière », elle évoque sa conception de l'écriture en commentant *Voyage au Portugal avec un Allemand* de Louis Gauthier : « Celui-ci est un ouvrage comme je les aime. Le déroulement d'une histoire dans laquelle le moindre événement se répercute dans la



LISE GAUVIN



tête du narrateur et engage le lecteur dans son désir d'élucider la suite » (p. 96), le tout « écrit avec une grande économie de mots » (p. 97).

Cela dit, les autres nouvelles offrent aussi de belles surprises. La fuite en avant d'une femme — est-ce encore Amélie — continue de la France vers la Suisse dans un train avec un Japonais (« Un Japonais aux pieds nus »), puis en Chine, dans « Aux marches du palais », où une guide touristique ose poser une question fort incongrue : « Quelle est la nécessité de vivre ? » (p. 38), ainsi qu'en Pologne avec cette femme, dans « La dame à l'hermine », qui se trompe de train, arrive à Cracovie et rencontre un artiste avec qui elle a une expérience fort étrange. L'étrange se mue en fantastique kafkaïen dans « Mamouche », où le narrateur se métamorphose en mouche. On songe sans peine à un pastiche de Stevenson dans « Robinson », une nouvelle à la belle dérive humoristique : un naufragé cherchant de l'eau dans une île déserte utilise l'encre de seiches pour se mettre à écrire l'incipit de la *Recherche* de Proust.

Il faudrait encore des pages et des pages pour rendre compte de ce merveilleux recueil, mais le peu que j'en ai dit devrait suffire à allécher les amateurs de nouvelles fines et savamment ficelées.



ANDRÉE FERRETTI

Pures et dures

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2015, 138 p., 19,95 \$.

Une battante

Tôt venue en « politique », cette égérie de l'indépendantisme est venue plus tard à la littérature. Mais elle n'a pas perdu son temps depuis la parution de *Renaissance en Paganie* en 1987, ayant fait paraître une bonne douzaine de livres depuis, dont des romans, des essais, une anthologie des *Grands textes indépendantistes* avec Gaston Miron et des recueils de nouvelles, dont *Pures et dures* est le second.

Elle y offre une galerie de vingt-six portraits de femmes donnés dans l'ordre alphabétique de leur prénom, allant d'une Adèle révoltée, qui souffre d'Alzheimer, qu'elle prononce « la Zalmer »

(p. 11), à une Zoé aux contours flous, qui se fait poète amateur. Comme le titre l'indique, toutes ces femmes sont des pures et dures, des résistantes, souvent malmenées par la vie, battues, violées, mais qui s'en sortent tant bien que mal, parfois pas du tout comme Viviane, la jalouse qui paiera le prix de ses humeurs.

Elles sont tantôt enfant, adulte, vieille, tantôt célibataire, mariée, divorcée, souvent malade... Peu de cas de figures sont oubliés. Ursule, par exemple, est une aliénée mentale qui a la phobie de presque tout (homosexuels, musulmans, policiers « et, plus que tous, les juifs » (p. 110). Elle va voir un psychanalyste, un certain Lacan (pas Jacques, Éric) qui lui conseille de voir un psychiatre. Cette « panthophobe » (p. 113) est « hôtesse de l'air » (p. 114). Le monde est miné.

Les portraits ne sont donc pas toujours avantageux chez ces pures et dures qui basculent dans la folie, l'itinérance (« Thérèse ») et une inquiétante légèreté d'esprit (« Irène »). Une des meilleures nouvelles, « Diane », campe une femme révoltée, un peu *alter ego* de Ferretti, qui abhorre « la bêtise contemporaine » (p. 39) et l'apathie des siens : « Insurgée contre l'histoire qui me fait trépasser en patrie assujettie, mon peuple stagnant dans sa séculaire soumission à la loi du conquérant et de ses suivants, servilité qu'il qualifie de résilience, ayant élevé cette indignité au rang d'un art de vivre dans la bonne entente. » (p. 37) Cette Diane, presque chasserresse, écorche aussi au passage « l'étalage facebookien [des] petites satisfactions » et égratigne au vol un « passant [le] téléphone portable collé à l'oreille [qui] vit dans sa coquille une existence rapetissée à sa mesure » (p. 38).

Certaines nouvelles sont à la limite du vraisemblable, du farfelu, à moins que ce ne soit comique, comme dans « Suzanne », où une jeune



ANDRÉE FERRETTI



femme, doctorante en anthropologie « décide [...] de consacrer sa thèse à son seul nez à elle comme élément déterminant de sa personnalité » (p. 105). Une parodie des *selfies* ?

La nouvelle intitulée « Hélène » est plus émouvante. C'est là un hommage à la regrettée Hélène Pednault, dont « l'humour transcendait magistralement la niaiserie dominante qui prenait la place de l'esprit » (p. 61).

Cette galerie de portraits n'a peut-être pas la force du recueil précédent, *Mon chien, le soleil et moi*, mais montre que Ferretti est toujours bel et bien une battante.



DANNY ÉMOND

Le repaire des solitudes

Montréal, Boréal, 2015, 160 p., 19,95 \$.

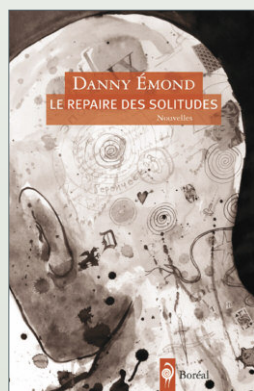
Le repaire de rien du tout

Un premier livre est toujours risqué, surtout quand on n'a rien à dire et que l'on sombre dans les clichés éculés d'une « certaine jeunesse contemporaine » (page 4 de couverture).

Danny Émond se définit comme « poète, nouvelliste et musicien ».

Fort bien. La nouvelle d'ouverture de son premier recueil, « Autofriction », notez le *r*, laisse songeur. Le narrateur évoque sa naissance : « [E]xpulsé tel un boulet rouge au milieu de la nuit, j'ai ri [...] J'ai ri, mais d'un rire noir, comme un disjoncté, à m'en crever la rate. » (p. 11) Cela, d'un bébé à peine ? Non, mais je rêve ? Il poursuit en avouant candidement son nombrilisme et sa vacuité : « J'aime beaucoup parler de moi et m'écouter parler. [...] Je ponds des récits où il ne se passe rien. » (p. 13) Je confirme.

Obsédé par la naissance et porté à surqualifier ses personnages de bébé, le narrateur de « Forceps » dote un nouveau-né d'une capacité olfactive extraordinaire, cet être vagissant qui sent « l'haleine rance du médecin » (p. 16). Non, mais pincez-moi quelqu'un. Dans la nouvelle au titre char-



DANNY ÉMOND

meur, « Faire pousser des fleurs dans la merde », une fille désespérée crève de solitude, mais parle pourtant d'un garçon qu'elle rencontre en ces termes : « François ou Jean-François : quelle importance ? C'est un homme anonyme. » (p. 69) Voilà pour une jolie redéfinition de l'anonymat. À mettre sur Wikipédia, rien de moins. Mais rien ne l'arrête, la brave fille se « roul[ant] en boule au milieu de son lit, comme le fœtus [qu'elle] n'aurai[t] jamais voulu cessé d'être » (p. 70). Qu'à cela ne tienne, si on ne veut pas avoir même

vécu, on n'a rien à dire non plus : « Je n'ai pas d'histoire à raconter », bien qu'on soit si blasé qu'on a même « vu des gens se détruire parce qu'ils étaient simplement heureux d'être encore en vie » (p. 72). Tout simplement ? Cherchez l'erreur.

Et ça se poursuit, là comme ailleurs. Dans « Miss Balcon », le narrateur est charmé par le blogue d'une femme qui avoue s'étendre « la plote à l'air sur [s]on balcon » : « Je trouvais l'image forte [...] Chacun de tes textes me touchait comme une décharge de gros sel dans les tripes. » (p. 41) On ne rêve pas, c'est un cauchemar.

Sérieusement, je me demande comment l'excellente maison Boréal a pu laisser passer une telle *Chose*.